

Quand j'avais 17 ans
Le Roman des Romands

Jeux de proies

A dix-sept ans, mon arrivée dans l'âge adulte se noyait dans le naufrage du court trajet de mon enfance. J'aurais voulu entrer à la faculté des lettres ou, à défaut, devenir libraire. Ma plantée scolaire ne me permettait qu'un apprentissage de vendeuse. Un taf chez un patron agréable, en compagnie de sympathiques collègues, mais un travail inadapté pour moi qui me sentais vibrer artiste, philosophe ou écrivain. Je palliais à mon ennui en alignant les verres de bière, de pastis, d'abricotine, de tequila... de n'importe quoi pouvu que ça saoule vite. Pour que l'alcool m'explode rapidement, je le potentialisais avec du shit fumé au shilom ou au bang. D'un geste expert, les longs doigts élégants de Philippe, cerclés de bagues ethniques serties de turquoises, mélangeaient la mixte de nos joints avant de caresser mon corps. Lorsque mon homme sortait de la douche collective que lui permettait sa chambre meublée, le puissant parfum de sa peau, lavée avec une savonnette au citron, envahissait l'espace de nos amours. J'aimais Philippe, ses longs cheveux blonds, ses yeux verts, ses blagues à la *Charlie Hebdo* et la profondeur des baisers qu'il me donnait sur son lit d'une place qui suffisait amplement à nos silhouettes minces et amoureuses. Quand il rentrait le week-end chez ses parents, dans le Jura, je restais désemparée dans mes longues jupes babas, à écouter les cassettes rock qu'il m'enregistrait ou à m'initier à la new wave avec des potes fans de Cure ou de Joy Division, tout en voyant mes anciens copains d'école devenir punks. Avec Carmela, ma meilleure amie, on commentait les exploits des Blue Caps qui, avec des battes de baseball, déglinguaient des gueules dans les boîtes d'étudiants, ou les dernières exhibitions de la bande à Kiss, trois garçons qui arboraient les looks et maquillages du groupe de Paul Stanley. Après quelques joints fumés en dégustant des yaourts, dont le goût de chaque particule de lait ou de fruit nous éclatait la bouche de sucre et de fraîcheur, nous rêvions qu'un jour nous aussi, comme les sœurs et frères hippies, voyagerions en Inde et à Katmandou. Une fois défoncées, pour nous rendre dans les discos où nous essayions de resquiller à l'entrée, j'enfourchais le porte-bagage de son boguet, j'enserrais la taille de mon amie et elle roulait dans les rues périphériques afin d'éviter les flics. A dix-sept ans, je m'amusais pour oublier mes échecs sans me douter qu'un jour l'alcool et les drogues ravageraient les personnes que j'aimais et une partie de ma vie. J'ignorais encore que Philippe deviendrait mon mari alcoolique, drogué et violent, qu'il mourrait d'une overdose et que, pour adoucir ses journées en prison, j'amènerais des sacs Migros pleins de friandises à Champ-Dollon, où Carmela séjournerait souvent à cause des casses destinés à payer sa dope. A dix-sept ans, je faisais la fête sous l'œil torve des addictions et de la mort qui, comme les prédateurs guettant leurs proies, s'apprêtaient à nous tomber dessus.

par Dunia Miralles,
auteure de *Inertie*, Editions L'Âge d'Homme